

Avi Mograbi : " Il m'a fallu du temps pour comprendre le grand mensonge du documentaire "



Bouffon, mouche du coche ou Citizen Furax, Avi Mograbi est un cinéaste de l'intervention. Intervention citoyenne dans le débat politique en Israël, contre l'occupation des territoires. Intervention du cinéma dans le cours des choses. Intervention physique dans le cadre de l'écran, comme Michael Moore ou Nanni Moretti. Mais ce n'est pas pour faire le coquet qu'Avi Mograbi se filme : plutôt pour endosser *physiquement* la responsabilité de ce qui se passe autour de lui, hors champ. Echos d'un truculent atelier au festival Visions du réel de Nyon, le 27 avril 2006, à l'heure où sort sur les écrans de Suisse romande son film "Pour un seul de mes deux yeux".

A l'origine : le Mograbi Cinema

"Le Mograbi Cinema a été construit par mon grand-père à Tel-Aviv en 1930. C'était le premier parlant du Moyen-Orient, avec un toit ouvrant, ma deuxième maison. On n'y projetait pas de films arabes, mais j'ai vu des milliers de films, beaucoup de choses médiocres ou que je n'aurais pas dû voir à mon âge. Je me rappelle des "55 Jours de Pékin" ou de "La Canonnière du Yang-Tsé". Plus tard, j'ai été très influencé par Chantal Akerman. Mais j'adore Coppola, "Apocalypse Now", la trilogie du "Parrain" et surtout "Conversation secrète", qui est formidable. Mon père était contre mon intention de devenir cinéaste. Il avait raison, au vu des débouchés que cela offre au plan économique. Notre cinéma familial a été détruit par le feu il y a 20 ans et n'a pas été reconstruit. De toute façon, je ne suis pas fait pour gérer une telle affaire. J'ai été inscrit en philosophie à l'Université, mais j'étais un glandeur. Je n'ai pas eu mon diplôme, donc je ne vais pas me vanter de quoi que ce soit. J'enseigne maintenant dans quelque écoles, notamment à Zderot, près de la bande de Gaza. Je fais des ateliers de cinéma expérimental. Les profs sont politiquement assez

intéressants... Mon grand-père était de Damas, mon père est né à Beyrouth. La famille de mon père avait des références occidentales. Ils ont émigré en Palestine dans les années 20 et ne voulaient pas être associés à leur lieu d'origine. Ma mère est née à Leipzig. Elle a fui avec sa famille en 1933."

Mon parcours politique

"Jusqu'à 16 ans, j'étais au centre-droit, dans la ligne de mon milieu familial. C'est au lycée que les choses ont changé, comme mes centres d'intérêt. J'écoutais Jimi Hendrix, John Coltrane, Ornette Coleman. J'ai fait l'armée, dont je suis sorti en 1982. Mes convictions politiques se sont fixées ensuite. J'ai fait de la prison pour avoir refusé de service comme réserviste au Liban."

Mon public et moi

"La plupart de mes films partent de sujets dans lesquels je suis impliqué. A un certain moment, je prends conscience que je suis en train de réaliser quelque chose. Ce sont les Israéliens que je cherche à toucher avec mes films. Je voudrais qu'ils les voient et qu'ils se mettent à discuter. Mais je ne me fais pas trop d'illusions. Mon travail n'a pas un retentissement très grand en Israël : mes films n'ont pas bien marché

en salles et ils sont diffusés occasionnellement sur des chaînes câblées qui ont peu d'audience. Il est évident que la voix des Palestiniens est rarement entendue. Il faut donc tenter d'organiser des projections, même pour 200 ou 300 personnes. Je vois ça, très modestement, comme un cheval de Troie. Nous devons trouver un moyen de vivre ensemble. Il n'est pas



question de procéder à une nouvelle épuration ethnique. A l'étranger, mes films ont été montrés dans une foule d'endroits. Mais je ne tourne pas pour un public international. Il y a des tas de choses qui échappent au public étranger. Faute de contexte, il peut y avoir des malentendus... Il est parfois nécessaire pour moi de défendre Israël, car les réactions sont parfois révélatrices d'erreurs d'interprétation. Je dois contredire des gens qui ont prétendument la même opinion que moi."

Ma connaissance des territoires occupés

"Le grand mensonge du documentaire, c'est de vous faire croire que je connais chaque recoin du pays. Je vous amène dans les pièges à touristes habituels! En fait, dans les territoires occupés, je ne suis qu'un visiteur. Je me joins souvent à des activistes des droits de l'homme dans leurs sorties, près des checkpoints. Comme eux, je m'oppose à cette occupation. Mais je connais peu la Palestine, à part certaines lignes de fracture. Je n'en maîtrise pas la langue, même si j'ai commencé à l'étudier il y a quelques années. Il faut beaucoup voyager pour capter quelque chose d'intéressant. Je ne me déplace pas avec un caméraman : ces gens-là ont besoin de filmer tout le temps. Je ne veux pas me mettre la pression. Cela me donne plus de liberté. Et puis, si j'étais avec un caméraman, les gens avec qui j'entame un dialogue ne regarderaient pas en direction de l'objectif."

Activiste ? Intrus ?

" Je ne risque pas ma vie, je ne suis pas un guerrillero de la caméra. Je sais que je fais partie du clan des occupants. Israël est une merveilleuse démocratie...à condition d'être juif! J'estime qu'on a le droit de filmer les serviteurs de l'Etat. Est-ce une intrusion dans la sphère privée des soldats ? Ce genre de question me paraît assez hypocrite : a-t-on demandé le droit de filmer les gens qui sautaient des Twin Towers le 11 septembre 2001 ? Les soldats israéliens que je filme ont peut-être un droit à l'image, mais les gens qu'ils essaient de contrôler ont à faire valoir des droits plus importants : circuler, étudier, faire du commerce. Il faut mettre les deux choses en balance."



"Déportation" (1989)



"Il m'a fallu du temps pour réaliser ce premier court-métrage. Pendant la première Intifada, des leaders palestiniens ont été expulsés. A la télévision, on montrait des situations assez violentes, avec des gens chargés sans ménagement dans des véhicules, puis amenés en Jordanie ou au Liban. On s'indignait autour de moi de la brutalité employée mais pas de la portée morale de l'acte : priver quelqu'un de ses contacts avec sa famille. Je pensais pouvoir amener cette question morale en représentant la chose d'une manière totalement différente. A revoir le film, je ne suis pas sûr d'être arrivé à cela. Le plus intéressant me paraît être les échanges de regards entre celui qui déporte et le leader des déportés. Mon parcours est bizarre : j'ai commencé par m'intéresser à la fiction, puis à des choses assez "arty". Et finalement ni l'une ni l'autre de ces voies n'ont marché."

"Comment j'ai appris à surmonter ma peur et à aimer Ariel Sharon" (1997)

"C'est le troisième film que j'ai fait, après une enquête très fouillée sur la mort d'un jeune homme ("The Reconstruction, The Danny Katz murder case"). A l'époque, j'étais encore très naïf, je croyais que si j'étais totalement sincère, j'arriverais à montrer la réalité. J'étais partisan d'un style très sec, factuel. Il m'a fallu du temps pour comprendre le grand mensonge du documentaire. En 1996, j'ai eu une excellente occasion de parler d'Ariel Sharon. Après le meurtre d'Itzhak Rabin, il a participé à la campagne électorale en faveur de Benjamin Netanyahou. C'est un personnage qu'on ne peut

pas réduire à son rôle à Sabra et Chatila, aux colonies dans les territoires occupés, qu'il a encouragées, condamnant le Proche-Orient à vivre dans un état de guerre permanent. Je me disais qu'en me cachant un peu, j'arriverais à faire un film de gauche très engagé pour montrer le monstre qui se cache dans le corps de Sharon. Mais ensuite, j'ai eu des problèmes pour avoir accès à lui. Puis il a joué le jeu. Et j'ai découvert que ce que je cherchais n'était pas là! J'ai découvert un homme sympathique, aimable, avec beaucoup d'auto-dérision sur son embonpoint. Je m'acharnais chaque soir, mais le film ne prenait pas corps. Je filmais des conversations stupides avec Sharon, les élections se rapprochaient...

Il nous arrive parfois de rencontrer une personne avec qui on ne partage rien, mais qui se révèle de bonne compagnie.

Une relation double s'établit : vous aimez la personne, à condition de mettre ses valeurs de côté. Je n'ai jamais oublié les idées de Sharon, mais je conçois que ce genre de rencontre arrive. Pour mon film, j'ai décidé que le cinéaste parti pour brocarder un politicien de droite succomberait à son charisme. Il fallait montrer le moment charnière. Une semaine avant les élections, Sharon harangue des citoyens d'origine russe : j'ai demandé au caméraman de braquer l'objectif sur moi car je connaissais son discours à l'avance. A un moment donné, j'ai manifesté de l'approbation. Sharon a souri en me voyant et j'ai souri en retour (photo). Quand quelque chose comme cela arrive, que demander de plus ?"



l'avance. A un moment donné, j'ai manifesté de l'approbation. Sharon a souri en me voyant et j'ai souri en retour (photo). Quand quelque chose comme cela arrive, que demander de plus ?"

Mon refus de l'exil

"Réaliser des films n'est pas ce qui me retient en Israël. Il est vrai que j'avais promis à ma femme que nous irions vivre ailleurs si Sharon devenait Premier ministre. Mais on ne peut pas échapper à ce que l'on est. Même si nous sommes critiqués, nous faisons partie de cette société. Je ne sais pas si la société changera mais je veux contribuer à cela. Je ne peux pas l'observer de l'extérieur."

Ma petite entreprise

"C'est moi qui détiens tous les moyens de production en général. Au moment du montage, je peux entamer un dialogue entre ce qui est filmé et moi. Je peux enregistrer de monologues. Il arrive que je retourne certaines "esquisses" faites de nuit en vidéo, pour les lier et mieux éclairer les scènes. La DV c'est une invention faite à la base pour les militaires. C'est un outil qui m'a donné la liberté des peintres."

Le téléphone et moi

"On me voit souvent au téléphone, c'est vrai (comme dans "Wait, It's the Soldiers. I'll Hang Up Now"). Je n'ai pas le cran d'être photographe de guerre. Souvent, on n'a pas envie de risquer sa peau. Ça retient, quand on pense à sa



famille. Et puis les Palestiniens ont plus de difficultés à bouger que nous. Il faut toujours penser à ce qu'on ne voit pas dans le cadre de l'image. Quand je m'entretiens avec un interlocuteur au téléphone, il y a une réalité qu'on ne peut ni voir ni partager, mais dont on doit quelque part endosser la responsabilité."

"Relief" (1999)

"Les images de ce court-métrage expérimental sont tirées de la commémoration du "Jour de la catastrophe", que les Palestiniens célèbrent le 15 mai. Ca se passe à Jérusalem, la police cherche à empêcher une manifestation. Ce film était prévu pour une installation dans un musée. C'est une boucle sans fin, avec du mouvement alors que personne n'avance. On se rend compte qu'il y a peu de différence entre avancer les images au ralenti et les reculer. C'est une métaphore du Moyen-Orient selon moi."

Propos recueillis et mis en forme par Christian Georges, unité "Médias" de la Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP) / Illustrations : Visions du Réel, Nyon. Mai 2006.